

# ***La nuit insolite***

Je rentrais chez moi après une de ces bonnes soirées passées chez mon ami d'enfance Marcel marié depuis 22 ans à une perle rare, bonne ménagère et surtout bonne cuisinière. Pour ma part, j'étais célibataire. Après 20 années de liberté, de petites habitudes et de manies bien ancrées en moi, je me trouvais si bien en cet état de célibat qu'il ne me venait aucune envie d'en changer.

Une fois par mois, je me rendais chez mon ami Marcel pour passer une soirée immuable. Nous commencions par boire un bon vieux porto dont mon ami ne voulut jamais me révéler l'origine car, disait-il, en désignant la flasque de cristal, "si tu en veux, tu n'as qu'à venir le boire chez moi".

Après avoir raconté les événements du mois, nous passions à table et c'était à chaque fois une joie pour mon palais et mon odorat car la femme de mon ami était très créative en matière culinaire. Elle mariait les goûts et les couleurs avec un art digne d'un grand chef.

Puis, bien repus et bien abreuvés par les bons vins, nous prenions un whisky en guise de pousse-café. Lucie, la femme de Marcel, après que je l'eus remerciée pour toutes ces bonnes choses, se retirait dans sa chambre pour lire ou faire du tricot en regardant un programme télévisé. C'était le moment où mon ami et moi poussions une petite table de jeu devant la cheminée où brûlait un bon feu de bois qui, malgré la chaleur ambiante diffusée par le chauffage central, nous réjouissait les yeux et le nez par le spectacle chaque fois renouvelé de ses bonnes bûches rougeoyantes et odorantes.

Alors seulement Marcel se dirigeait vers la grosse armoire normande occupant la moitié du mur à droite de la cheminée et en sortit avec précaution un précieux jeu d'échecs en ivoire dont les pièces étaient rangées dans une boîte en bois qui me rappelait à chaque fois ces plumiers à couvercle coulissant en usage du temps de mon enfance.

Nous jouâmes en silence tandis que la pendule faisait entendre son tic-tac familial. L'atmosphère était si recueillie que lorsque Marcel se levait pour aller attiser le feu, il semblait se déplacer en imitant le glissement feutré des pièces sur l'échiquier. Ainsi, nos rares gestes étaient empreints d'une lenteur précautionneuse et nos paroles non moins espacées que les sonneries cristallines de la pendule. Celle-ci finit par sonner deux heures. Nous décidâmes que la partie était nulle. Après avoir pris rendez-vous pour le mois suivant, il fut temps de prendre le chemin du retour.

Je rentrais toujours chez moi à pieds. Marcel, étant philatéliste, habitait rue du midi. Il me fallait moins d'un quart d'heure pour rejoindre mon domicile, car étant moi-même antiquaire, j'habitais place du Sablon qui est à Bruxelles, comme tout le monde le sait, le haut-lieu de la profession.

Je décidai de faire un petit détour par la Grand-Place.

Comme le froid était piquant - on était en février et en pleine période de carnaval -, je resserrai autour de mon cou mon écharpe en cachemire et boutonnai le col de mon manteau. A cet instant, il me sembla entendre comme une faible plainte tout près de moi. Je m'arrêtai pour écouter et il n'y eu plus de doute: j'entendais bien des gémissements.

En regardant autour de moi, je vis que j'étais seul dans la rue; seuls quelques cris et rires lointains me parvenaient comme étouffés par la brume glaciale qui m'entourait. Croyant que mon imagination me jouait un tour, j'allais passer mon chemin

lorsque me parvint cette fois distinctement un soupir désespéré, suivi de ces quelques mots "ho que j'ai froid, mon Dieu qu'il fait froid". Cherchant autour de moi le malheureux qui gémissait ainsi, je m'aperçus que je me trouvais devant la plaque commémorative de t'Serclaes, martyr du moyen-âge dont l'effigie a la réputation de porter bonheur à ceux qui la caressent. Je m'approchai, soupçonnant quelques farces de jeunes gens malicieux, mais je fus frappé de stupeur lorsque je vis, à la faible lueur qui éclairait la rue, remuer les lèvres de t'Serclaes qui répétait plaintivement "mon Dieu que j'ai froid". Je me penchai vers lui et, à cet instant, sa main agrippa mon manteau. Effrayé, je fis un bond en arrière et me tenant à quelque distance, je l'entendis claquer des dents. Je me penchai à nouveau vers lui et le touchai. Je me rendis compte que le gisant n'avait pas la froideur du bronze mais que sa poitrine pourtant découverte avait la tiédeur de la vie et esquissait même un mouvement pour se redresser. Je l'aidai à s'asseoir et enlevai mon manteau pour le poser sur ses épaules. Il devint à cet instant aussi vivant que vous et moi. Je lui demandai alors ce que je pouvais faire pour lui. En me regardant avec reconnaissance, il me pria de lui offrir quelque chose de bien chaud pour le réconforter. Lorsque je l'aidai à se mettre debout, il se cramponna à mon bras, ce dont il s'excusa en m'expliquant qu'il se sentait engourdi par le froid et six siècle d'immobilité. Je me rappelai alors que ses agresseurs lui avait coupé la langue et le pied droit, et m'étonnant un peu de le voir tenir sur ses deux jambes, ainsi que de l'entendre parler comme toute le monde, je me dis que c'était là un miracle au même titre que sa réanimation.

Nous nous sommes donc mis en quête d'un établissement qui nous accueillerait et nous servirait quelque boisson réconfortante. Chemin faisant, nous arrivâmes rue de l'Etuve devant la fontaine où trône notre légendaire Manneken-Pis, le plus élégant des enfants de Bruxelles, chéri au point qu'il ne possède pas moins de quatre cents costumes offerts par toutes les corporations. Habillé le matin, il est dévêtu pour la nuit car des voleurs l'ont déjà dépouillé à plusieurs reprises de ses pittoresques habits. Arrivant devant la statue de celui qu'on appelle, en dépit de son air immuablement poupin, le plus vieux bourgeois de Bruxelles, nous entendîmes une petite voix goguenarde qui se plaignait "ha la la toujours faire pipi, toujours faire pipi, alors que personne jamais ne songe à m'offrir à boire, et par ce temps, je vous prie de croire que cela me ferait du bien de boire quelque chose de bien chaud". Comme il prenait vie lui aussi et se mouvait sur son socle, je ne m'étonnai même plus et l'aidai à descendre. Je l'entourai de mon écharpe qui était très longue et très large et nous nous mîmes en route. Nous nous engageâmes dans une petite ruelle débouchant sur la Grand-Place où déambulaient encore quelques touristes, tête levée vers les tours crénelées et la flèche où St Michel n'en finit pas de terrasser son démon.

Nous marchions côte à côte dans cette ruelle déserte lorsque des fenêtres éclairées à un rez-de-chaussée nous signalèrent un établissement ouvert. A peine en avions nous poussé la porte que nous fûmes accueillis par une bouffée bruyante et chaleureuse contrastant avec le silence et la solitude de la ruelle. Nous fûmes presque étourdis par ce brouhaha de conversations et de rires mêlé à la fumée des boissons chaudes et des cigarettes. Nous prîmes place sur une banquette de coin qui nous permettait de nous rapprocher bien près l'un de l'autre pour faire une causette au diapason de l'ambiance qui nous enveloppait. La présence de quelques personnes déguisées fit que l'on ne remarqua pas trop notre trio insolite. Nous fûmes tout trois d'accord pour boire un pichet de vin chaud à la cannelle, puis un deuxième. Les

couleurs revenaient aux joues de mes deux compagnons. La verve les prenant aussi, nous fûmes bientôt en train de papoter comme de vieilles connaissances. Mais ne croyez pas que la conversation portait sur les faits d'armes de t'Serclaes ou sur les origines de Manneken-Pis. Non, mes convives préféraient parler de la vie actuelle telle qu'elle leur apparaissait à la faveur de l'ambiance de fête régnant dans l'établissement. Nous nous y trouvions d'ailleurs de plus en plus détendus et de plus en plus assoiffés. La chaleur aidant, nous nous sentions même tomber dans une douce torpeur, ce qui nous rappela qu'il fallait retourner chacun à ses devoirs: t'Serclaes offrir son corps aux caresses et prier pour exaucer les vœux, tandis que Manneken-Pis devait montrer à tout le monde son petit sifflet qui faisait l'admiration des vieilles anglaises et autres touristes rigolards.

Nous sortîmes donc dans la rue où, sous l'effet du vin chaud, le froid nous parut moins mordant. Mes nouveaux amis m'assurant qu'ils étaient bien capables de retourner seul à leur place réservée depuis des siècles, nous nous donnâmes l'accolade et après qu'il m'ait rendu qui mon écharpe, qui mon manteau. t'Serclaes me glissa dans la main une petite médaille qui, dit-il, me porterait bonheur eu égard à la bonté dont je venais de faire preuve.

Je me couchais donc en pensant à cette nuit et à mes deux amis. Le sommeil m'engourdissant, je commençais déjà à croire que tout cela n'était qu'un rêve étrange dû à mon imagination décidément trop fertile.

Lorsque je me réveillai, le matin était déjà bien avancé et j'avais l'impression d'avoir vécu les événements de la nuit. Je me demandais s'il fallait y croire, lorsque mon regard tomba sur la médaille que j'avais posée sur ma table de nuit avec mes objets usuels: montre, portefeuilles, trousseau de clés. Je pris la médaille en main pour mieux la voir. Elle n'était pas tout à fait ronde et présentait des épaisseurs sur son pourtour. Il y avait une inscription effacée par le temps que je ne parvins pas à lire même avec une loupe. La date seule m'apparut: 1380.

Alors

Rêve ou réalité ?

Violette Van Cauteren-Pisters et Daniel Pisters

